

L'ENFANT AUX CHANDELLES (*)

Depuis près de deux heures, la flèche d'une très lointaine église, tel un doigt levé, m'avait fait signe à l'horizon, par-dessus une interminable forêt de pins sans chansons d'oiseaux, sans bruissements de feuilles, sans filets d'eaux argentées. Je marchais à présent sans plus l'apercevoir, les arbres me masquant tout à fait sa vue. Mais je la devinais, là, derrière les conifères immobiles et, de l'église qu'elle dominait, me venait comme une invitation à la paix du cœur et au repos du corps, dans un bon village tranquillement couché à l'ombre de l'église comme un chien docile aux pieds de son maître. Enfin, sur l'azur du ciel qui déjà passait au bleu sombre, se découpait très nettement tout près de moi, presque sous mes yeux, la silhouette gracieuse d'un clocher. Tout autour, dans une éclaircie des bois, s'étalait un gros bourg, nonchalant, aux toits de schistes olivâtres. Comme il devait faire bon vivre là, dans cette oasis, séparée pour ainsi dire du reste du monde par la ceinture de cette immense forêt, d'une telle silencieuse immobilité, qu'on l'eût dite taillée dans un marbre vert et noir.

Comme je m'acheminais vers l'église, désireux de présenter mes hommages au Maître, je croisai un bon curé absorbé, le nez dans son bréviaire, lisant péniblement, à cause de la rareté de la lumière à cette heure. Nous nous saluâmes. J'allai heurter à la porte de l'église, déjà fermée. Au moment où je me décidais à quitter la place, marri et vexé d'avoir trouvé porte de bois chez le bon Dieu, je vis le vénérable ecclésiastique au bréviaire revenir sur ses pas, clefs en mains. Il s'arrêta interdit devant moi et, me dit en me fixant :

—Vous ne me reconnaissez pas, cher monsieur ? Ai-je donc tant vieilli ?

Non, je ne reconnaissais pas...

—Vous ne vous rappelez pas l'abbé Leflô ? questionna mon interlocuteur.

Je fus tout heureux de retrouver, après dix longues années d'oubli, dans ce paisible village, un ami d'autrefois.

—Venez vous reposer chez moi d'abord, me dit l'abbé, nous reviendrons tout à l'heure dire bonsoir ici. Le bon Dieu se porte... à la fin de la procession.

Quand nous eûmes refait connaissance et renoué cette chaîne du souvenir qui va du passé au présent, l'abbé me proposa une halte dans ce qu'il appelait sa vieille église.

Sa vieille église ! mais c'était tout bonnement une petite cathédrale, un vrai bijou ogival !

La nuit commençait à tomber lorsque nous entrâmes. C'était l'heure propice à la prière.

J'avais à peine fait trois pas, que l'abbé s'arrêta pour me glisser à l'oreille :

—Vous verrez un homme en prière assis, là-bas, — et son doigt me le désignait ; ne vous étonnez pas. Il est ici, même quand personne n'y est ; je vous donnerai tantôt l'explication du mystère.

On pense si ce détail, peu vulgaire, piqua ma curiosité.

—Voilà, expliqua l'abbé, me désignant une statue — celle justement devant laquelle l'homme était en prière—voilà la grande dévotion d'ici et de vingt lieues à la ronde.

C'était une image de l'Enfant Jésus tenant en main une pauvre chandelle allumée.

—Elle brûle ainsi nuit et jour, me dit mon guide, du premier janvier à la Saint-Sylvestre. Dans le peuple on ne connaît la statue que sous le nom de l'Enfant aux Chandelles.

A ce moment, je regardai l'homme énigmatique... J'ai rencontré, en ma vie, dans les hôpitaux, les prisons et les asiles d'aliénés, de bien étranges figures, mais celle-ci dépassait, en horreur et en tristesse, tous les visages vus déjà. La face était terreuse et semblait celle d'un homme mort depuis longtemps. Ce n'était pas une tête humaine, mais un crâne de squelette.

Ce qui était particulièrement effrayant, c'était les yeux, si on peut nommer ainsi les deux trous vides qu'il avait là dans la face, et par lesquels il semblait

que les globes oculaires avaient véritablement pris la fuite, tant l'orbite paraissait profonde.

—C'est un aveugle ? demandai-je à l'abbé ?

—Mais non, me fut-il répondu, c'est tout au plus une demi-cécité.

—Mais ?

—Je vous raconterai cela tout à l'heure.

L'Église, entrevue dans l'ombre, devait être mer veilleuse et pourtant je ne lui accordai, je l'avoue, qu'un coup d'œil distrait. Ce qui m'intéressait surtout ce que j'aurais voulu visiter, c'était l'âme de cet homme.

—Pas d'odieuse musique, pas de bedeau, pas de chaisier, dis-je en sortant à l'abbé qui me tendait son doigt trempé d'eau bénite, quel rêve pour un croyant ! Je remercie Dieu d'avoir fixé ma bonne étoile de touriste au-dessus de votre cure, mon cher abbé.

—Pas de sacristain ! Ah ! vous les laissez donc beaucoup ces pauvres gens ?

—Je ne suis pas haïssant ; non, pas même du moi tant exécré de Pascal ; et pourtant, j'éprouve vis-à-vis de certaine espèce d'homme une aversion tellement invincible, que je me suis toujours refusé de reconnaître en eux mes semblables. Tels ces bimanies odieux et fatals que vous appelez des sacristains et que je nomme, moi, des croque-sous. Certes, je ne porte pas l'humanité entière dans mon cœur, mais enfin on s'arrange pour éviter la rencontre de ses spécimens par trop désagréables. Avec un peu de bonne volonté, on se gare des huissiers ; on n'appelle les médecins qu'à la dernière extrémité ; quant aux croque-morts, mon Dieu, c'est à peine si on les entrevoit à travers ses larmes ; mais essayez donc d'éviter des gens vis-à-vis desquels le droit d'asile aux pieds des autels n'existe pas, puisque c'est là justement qu'ils viennent vous relancer.

L'abbé sourit discrètement.

—Il faut cependant des sacristains !

—Permettez-moi, mon cher curé, de ne pas être de cet avis. La simple possibilité d'une fonction clérical, telle que celle du croque-sous, me paraît monstrueuse. Quant à la circulation incessante autour du fidèle, pendant le sacrifice de la messe—ce renouvellement du Calvaire—de ce rapace errant, en quête de sa proie accoutumée de billon, je la juge attentatoire à la dignité du croyant et à la majesté du christianisme. C'est une insulte, c'est un sacrilège !

Jésus-Christ a, par deux fois, chassé les marchands du temple.

Lors de la première expulsion, il dit à ces trafiquants, désignant leur marchandise : Emportez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon père, une maison de trafic.

La deuxième expulsion fut accompagnée des mêmes paroles sévères et menée à coups de cravache. Et je trouve, à ce propos, dans saint Marc (ch. XI, v. 16), cette remarque intéressante : Jésus ne souffrait pas que personne transportât d'objets par le temple.

Une troisième et cette fois définitive expulsion serait vraiment urgente pour nous débarrasser des croque-sous, ces successeurs des trafiquants cravachés par le Maître.

Le clergé, ou plutôt les fabriques, objectent (la belle

objection !) les nécessités du culte, le besoin d'argent. Je ne nie pas ces exigences matérielles ; je réproouve seulement l'emploi de tel répugnant moyen pour se procurer les ressources financières : le croque-sous.

A l'église, les places doivent être gratuites. Les sacrements le sont bien ! Conçoit-on ceci, par exemple : un pauvre vient de communier, il se relève, va s'agenouiller tout auprès et là la tête dans les mains, s'abîme dans sa joie de croyant ; survient le croque-sous—ces gens ne respectent rien,—si le malheureux n'a pas de quoi payer la taxe des bancs, il se voit contraint de battre en retraite vers le fond de l'église, trop heureux si on ne l'expulse pas du sanctuaire !

—Cela ne se passe pas ainsi dans notre église.

—Oh ! je n'en doute pas, mon cher abbé ..

—Et cependant, je n'oserais certifier que jamais personne, ici, n'a commis le crime d'éloigner de Dieu un pauvre... Vous avez entrevu tout à l'heure, un malheureux dont l'histoire lamentable justifie presque vos anathèmes aux croque-sous. L'homme que vous avez pris pour un aveugle, et que je viens d'enfermer dans l'église, tout seul, dans la nuit, est un ancien sacristain. Revenons, je vous dirai un épisode de cette étrange existence.

L'abbé Leflô me donna quelques renseignements archéologiques concernant son église, mais il s'aperçut sans doute, à mon inattention, que ce que j'attendais, c'était non l'histoire faite de pierre, mais l'histoire pétrée de chair et de sang.

—Cet homme expie, parla le prêtre, il expie un grand péché particulier ; il a contrevenu à cet ordre : "Laissez venir à moi les petits enfants."

Et le prêtre me raconta brièvement, comme s'il avait craint de trop peser sur la faute, l'histoire que voici :

L'homme étrange était, il y a quinze ou vingt ans, le sacristain de cette église. A cette époque, certain soir d'hiver, après le salut, comme il faisait, selon son habitude, sa tournée d'inspection dans l'église vide, avant la fermeture définitive, il remarqua qu'un petit enfant venait d'allumer une mauvaise chandelle fumeuse devant l'autel de la Vierge.

L'enfant, demeurant en prière malgré l'ordre de sortir, le sacristain, brutalement, l'avait jeté hors de l'église. Il avait fallu l'emporter de force, le pauvre petit, qui criait à tue-tête : "C'est pour ma mère ! C'est pour ma mère !" Mais le petit, à peine sur le pavé, était revenu à la charge en lançant, aux oreilles du sacristain brutal, l'épithète d'Isariote, que justifiaient ses cheveux roux.

—Isariote ! Isariote ! avait crié et recréé l'enfant.

A cette injure, le sacristain, exaspéré, avait marché droit sur la pauvre chandelle fumeuse et, l'arrachant tout allumée, l'avait piétinée à grands coups de talon.

Ce fut en vain que le sacristain s'acharna sur la chandelle allumée par l'enfant pauvre ; il l'écrasa sans parvenir à l'éteindre, et elle constitua bientôt, cette chandelle, comme une vaste hostie blanche qui flam-bait. Prodige plus merveilleux encore : le sacristain vit tout à coup la lampe qui brûlait devant le tabernacle jeter une grande flamme rouge, puis s'éteindre ; ainsi aussi s'éteignirent trois lampes votives qui brûlaient dans cette même église.

LES MÉFAITS DE LA DERNIÈRE NEIGE



(*) Contes Inquiets, chez O. Schepens et Cie, Bruxelles.